

## Sainte Blanche

A Gaëtan de Wismes

Au temps où les Anglais désolaient le rivage,  
Qu'ils brûlaient les bateaux et vidaient les celliers.  
Ils surprirent, un soir, auprès de son village,  
Blanche qui récitait ses Paters journaliers.

Lorsqu'elle fut à bord, son modeste visage  
La faisait respecter de ses rudes geôliers ;  
Un jour pourtant, l'un d'eux voulut lui faire outrage :  
Elle fuit sur le pont, heurte les bateliers,

Et s'élançe à la mer en disant : « Dieu m'appelle,  
Et je retourne vers la rustique chapelle  
Où l'on vient demander du vent pour les bateaux. »

Aussitôt sous ses pas le flot bleu se nivelle,  
Et, marquant son trajet d'une tache immortelle,  
La vierge de Saint-Cast s'avança sur les eaux.

Extrait du recueil de poèmes *La mer fleurie*.

Une chapelle dédiée à sainte Blanche est située à Saint-Cast.

## La pêche aux lançons

A André Theuriet

Par les beaux jours d'été,  
Garçons et jeunes filles  
Vont, armés de faucilles,  
Découvrir les équilles  
Sous le sable argenté.

Leur instrument de fer,  
Qu'une alerte main guide,  
D'un mouvement rapide  
Fouille le sol humide  
Qu'a délaissé la mer.

Le poisson mis à nu  
Sur le terrain se glisse ;  
Son corps gluant et lisse  
Trompe la main novice  
Du pêcheur ingénu.

Filles et grands garçons  
Parfois, dans la nuit brune,  
Sous les rayons de lune  
S'en vont sur la lagune  
A la pêche aux lançons ;

Et chacun vient fouiller,  
Sous le ciel gros d'orage,  
Le terrain de la plage,  
En traçant un sillage  
Que l'on voit brasiller.

Heureux les poissonniers  
Dont les doigts sont agiles !  
Leurs pêches sont faciles,  
Et les lançons mobiles  
Remplissent leurs paniers.

C'est un vivant tableau  
Que cette nuit de fête,  
Où la moisson est prête,  
Même si la tempête  
Souffle au large sur l'eau ;

Si l'on entend parfois,  
Au milieu des bouffées,  
Vers les grottes des fées  
Des plaintes étouffées,  
Des bruits confus de voix ;  
Dieu garde du danger  
Les naïves pêcheuses :  
Les haltes sont fâcheuses,  
Près des houles <sup>(1)</sup> creuses,  
A l'heure du berger.

<sup>(1)</sup> Cavernes de la mer que l'on croyait jadis habitées par les fées.

## Le maquereau

*A Emile Maison*

Rien n'est si beau  
Qu'un maquereau  
Qui sort de l'eau :  
Son dos s'irise  
De couleur prise  
A l'arc-en-ciel ;  
Il a par places  
Les tendres grâces  
D'un frais pastel.

Le soleil clair  
Pare sa chair  
D'un vif éclair ;  
Il enlumine  
Sa peau d'hermine  
De traits de feu,  
Et sur sa crête  
Le ciel arrête  
Un rayon bleu.

Les matelots,  
Jadis dévots,  
Offraient des lots  
En abondance  
Pour avoir chance  
Aux hameçons ;  
Plus d'une église  
Doit son assise

A ces poissons. <sup>(1)</sup>  
Aussi l'on voit  
En maint endroit  
Sur le mur droit,  
Une sculpture  
Qui pourtraiture  
Les maquereaux :  
Faveur extrême !  
On en mit même  
Sur les vitraux.

*(1) Plusieurs églises des environs de Saint-Malo, construites en partie à l'aide d'un prélèvement volontaire sur la pêche des maquereaux, avaient en effet de ces poissons sculptés sur les murailles.*

## Notre-Dame d'Hirel

*A Anatole de Barthélemy*

Sur un buisson d'épines blanches  
Une fille, parmi les branches,  
Vit un soir de couchant vermeil  
La statuette de Marie  
Brillant sur la tige fleurie  
Aux rayons dorés du soleil.

Pensant qu'à l'humide rosée  
La mignonne était exposée,  
Elle l'emporta doucement,  
Pour lui donner en sa chaumière  
Une retraite hospitalière  
Et la prier dévotement.

Elle eut soin de placer près d'elle,  
Comme signe d'amour fidèle  
Le buis qu'à la messe on bénit,  
De la Chandeleur le beau cierge,  
Et des roses, pour que la Vierge  
Fût joyeuse en ce petit nid.

Mais la nuit, l'image divine  
S'envola vers sa chère épine,  
Parmi la blanche floraison,  
Et c'est en vain que la bergère  
La chercha sur son étagère  
Pour lui dire son oraison.

En souvenir de ce miracle,  
On construisit un tabernacle  
Près du buisson surnaturel ;  
De tous les coins de la Bretagne  
On vit les gens de la campagne  
Implorer la Vierge d'Hirel.

Extrait du recueil de poèmes *La mer fleurie*.

Une chapelle dédiée à Notre-Dame d'Hirel est située à Ruca.

## La lande de Fréhel

*A Michel Bréal*

Sur un plateau si droit qu'on dirait une table,  
La lande de Fréhel étend son tapis roux  
Jusqu'à la pointe abrupte, énorme, épouvantable,  
Que lèchent, sans répit, les vagues en courroux.

La mer tumultueuse assiège la falaise,  
Qui dresse comme un mur ses assises de grès ;  
Même par le temps calme, elle est toujours mauvaise ;  
On n'y navigue point sans perdre des agrès ;

Elle arrive, en faisant un fracas de tonnerre,  
Au portail surbaissé du couloir périlleux,  
Qui s'avance, dit-on, bien au loin sous la terre,  
Jusqu'aux enchantements d'un monde merveilleux.

C'est là qu'aux anciens jours vivaient les bonnes dames  
Avec leurs pages nains et les puissants féteaux ;<sup>(1)</sup>  
On les voyait marcher sur la crête des lames,  
Et des dangers du Cap ils sauvaient les bateaux.

Leur grâce s'étendait aussi sur la campagne :  
Les herbes, trois fois l'an, verdissaient dans les prés,  
Et l'on aurait couru par toute la Bretagne  
Sans trouver des épis plus longs et plus dorés.

...

(1) *C'est le nom que portent sur les côtes de la Manche les maris ou les frères des fées.*

Extrait du recueil de poèmes *La mer fleurie*.

## Mer fleurie

A Jules Clarétie

Séduit par les aspects charmants ou grandioses  
De l'humide élément qu'il aime avec ferveur,  
Le marin a trouvé des mots pleins de saveur  
Pour peindre la beauté de ses métamorphoses ;

Il a des termes neufs, inconnus à nos proses :  
L'Océan lui rappelle un gai parterre en fleur,  
Que le printemps orna de sa riche couleur,  
Et s'il n'est point ridé, c'est « une mer de roses ».

Sa surface verdâtre, où se mirent les cieus,  
Lorsqu'il la voit de loin, représente à ses yeux  
L'herbe que les moutons paissent dans la prairie,

Et lorsque le vent frais sème les flots mutins  
De bouquets blancs qui font penser aux aubépins,  
On dit à Saint-Malo que la mer est « fleurie ».

Extrait du recueil de poèmes *La mer fleurie*.



## Le diable et les danseurs

Il y a nombre de légendes où le diable vient se mêler aux danseurs. Cela s'explique par l'acharnement avec lequel le clergé a, depuis le commencement du siècle, combattu les danses dans le pays gallot (*sic*), où il est parvenu, en beaucoup d'endroits, à les faire disparaître.

Dans une danse de paysans (il était près de minuit), on vit entrer dans l'appartement des danseurs un beau monsieur aux pieds fourchus, qui demanda à la compagnie de faire partie de la danse. La femme allaitait son enfant qui était nouveau-né, et chaque fois que l'étranger passait auprès en dansant, celui-ci jetait les hauts cris, la mère, après plusieurs tours de danse, en fit la remarque et avertit un domestique, qui alla chercher un prêtre ; pendant ce temps, la danse continuait malgré les danseurs, qui étaient entraînés par une puissance invisible. Le joueur de vielle, effrayé d'ailleurs comme tous les autres, avait posé son instrument sur une *maie* (huche) et dansait, lui aussi, au son de la vielle, qui n'avait pas cessé de jouer. Toujours dansant, ils en avaient les membres rompus. Enfin un prêtre de Ruca vint et vit bientôt quel individu était ce féroce danseur aux pieds fourchus. Il essaya de tous les moyens pour faire arrêter la danse, mais son pouvoir, paraît-il, ne s'étendait pas si loin. On fut obligé de venir à Matignon chercher le curé, qui passait pour un homme d'une grande sainteté et d'un grand

pouvoir. Lorsque celui-ci arriva sur le théâtre de la danse, le démon – car c'était bien lui – trembla et vit tout de suite qu'il avait affaire à plus fort que lui ; il dit : – Oh ! Naye (c'était le nom du curé), quand tu es sorti du sein de ta mère, tu m'as fait trembler jusqu'au fond de l'enfer. – Sors d'ici ! lui cria le curé, qui s'était revêtu de ses habits sacerdotaux.

Aussitôt les danseurs restèrent debout, effrayés, en regardant le diable, qui demanda au curé s'il fallait s'en aller en fumée, en pluie ou en vent. – Sors de la manière que tu voudras, mais sors promptement, répondit M. Naye.

Le diable s'en alla en vent et fit un trou près du foyer, qui, dit-on, n'a jamais pu être bouché, et qui se voit encore au pignon de la maison.

D'autres prétendent que, pendant qu'on était à chercher le prêtre, le diable saisit le maître de la maison et voulut l'emporter dans les enfers ; il l'avait même hissé jusqu'au milieu de la cheminée quand le prêtre arriva. Il était temps, car il aurait fini par l'emporter. Toutefois, le prêtre ne put que l'arrêter, et cela donna le temps à un autre homme d'arriver en compagnie du curé de Matignon, homme d'une grande réputation de sainteté.

Lorsqu'il s'approcha de la cheminée, le diable laissa retomber l'homme en disant au prêtre : – O Naye, tu m'as fait trembler, moi et mon enfer.

(Conté en 1862 par Emile Frostin, de Matignon.)

Ce nom de Naye est celui d'un ancien recteur de Matignon, mort en odeur de sainteté dans les premières années de ce siècle, et qui avait la réputation d'un puissant exorciste.

Extrait de *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*.

## La Houle de Chêlin

Il y avait une fois un marin de Saint-Cast qui alla s'embarquer à bord d'un navire de Saint-Malo qui devait faire voyage de deux ou trois ans dans les pays chauds, et le capitaine avait eu soin de choisir des hommes jeunes et robustes.

Quelques jours après que le vaisseau eut pris la mer, le matelot fit connaissance d'un homme de l'équipage qui avait l'air bien plus âgé que les autres, et qui lui dit :

– Est-ce que tu n'es pas de Saint-Cast, toi ?

– Si, répondit le matelot

– Alors tu dois connaître la Houle de Chêlin.

– Je l'ai vue maintes et une fois, répartit le matelot ; c'est une grotte qui ne paraît guère profonde.

– Guère profonde ? tu ne saurais deviner jusqu'où elle se prolonge.

– Où finit-elle donc ? va-t-elle plus loin que la Roulette, et s'étend-elle jusque sous le village de l'Isle ?

– Tu n'y es pas, mon garçon ; connais-tu Lamballe ?

– Oui, j'y suis allé quelquefois.

– Eh bien ! La Houle de Chêlin va jusque sous la cathédrale de Lamballe.

La conversation en resta là ; le matelot de Saint-Cast était bien étonné de ce qu'il venait d'apprendre ; et il crut que son camarade faisait une plaisanterie.

Le lendemain, le capitaine qui se promenait sur le pont avisa le vieux marin, et il s'arrêta très surpris de son air ancien et cassé.

– Voilà qui est étrange, pensait-il, je croyais n'avoir à mon bord que des jeunes hommes, et voici un matelot qui paraît vieux comme les chemins.

– D'où venez-vous, mon ami ? dit-il en s'approchant.

– De Saint-Malo, répondit le matelot, ne le savez-vous pas ? Je suis inscrit à votre rôle d'équipage sous le nom de Faïto qui est le mien.

– Vous me paraissez bien âgé, et pourtant je croyais n'avoir engagé que des matelots jeunes et robustes.

– Vous me trouvez vieux, capitaine, répondit Faïto, je suis pourtant un jeune homme parmi ceux de ma race.

– De quelle race êtes-vous donc ?

– Je suis de la race d'Antifer.

Le capitaine s'en alla après cette réponse, et laissa Faïto continuer son ouvrage.

Cependant le matelot de Saint-Cast, en songeant à la conversation qu'il avait eue avec Faïto, prit peur, et vint trouver le commandant du navire.

– Capitaine, lui dit-il, cet homme-là me paraît sorcier ; je ne l'ai jamais vu à Saint-Cast, et pourtant il m'a parlé de la Houle de Chêlin qui est une grotte de mon pays, tout près de la maison de ma mère, et il m'a assuré qu'elle se prolongeait jusqu'à Lamballe.

– Cela me semble aussi étrange qu'à toi, répondit le capitaine ; aussi, dès que nous toucherons la terre, je tâcherai de le débarquer.

Quand le navire aborda dans un port, le capitaine fit venir Faïto et lui dit :

– Mon ami, vous faites bien votre service, et je n'ai rien à vous reprocher ; mais vous êtes trop vieux pour le voyage que nous entreprenons : voici votre paye, et même quelque chose en plus ; je vais vous faire conduire à terre.

– Comme vous voudrez, capitaine, répondit Faïto.

Il descendit dans un canot, et on le déposa sur les quais du port, pensant qu'on ne le reverrait plus.

Le navire continua sa route vers les Antilles, et il marchait rondement, poussé par un vent favorable. Un jour qu'il naviguait loin de toute terre, et que les hommes du bord ne voyaient plus que le ciel et la mer, ils aperçurent un vaisseau qui se dirigeait vers eux toutes voiles dehors, et ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient affaire à un pirate.

Le capitaine, voyant que la fuite était impossible, fit apporter sur le pont toutes les armes qu'il avait, et les distribua à ses hommes qu'il exhorta à se défendre de ces mauvaises gens qui voulaient les égorger et les voler. Quand les deux navires furent bord à bord, on vit le matelot Faïto qui était parmi l'équipage du pirate et semblait les guider. Les marins de Saint-Malo se battirent avec courage, et ils furent plus forts que les pirates : ils les tuèrent jusqu'au dernier, sans épargner Faïto, puis ils coulèrent le vaisseau forban.

Ils étaient bien contents de leur victoire, et se réjouissaient surtout de la mort de Faïto.

– Je craignais cet homme, disait le capitaine ; à présent j'en suis débarrassé, et nous n'avons plus à redouter ses sorcelleries.

Le navire continua sa route sans accident, et pendant quatre ans, il fit le cabotage aux Antilles. Au bout de ce temps, il revint à Saint-Malo. Le marin de Saint-Cast débarqua comme les autres, il retourna au village de la Roulette où demeuraient ses parents et il ne pensait pas plus à Faïto que si jamais il ne l'avait rencontré.

Il y avait tout auprès de la Houle de Chêlin une pièce de terre qui bordait la falaise : elle appartenait aux parents du marin et servait de pâture aux bestiaux. Souvent, il les y conduisait quand il allait pêcher à la perche sur les rochers de la pointe du Heussé. Un jour que tout en jetant sa ligne il regardait autour de lui, il vit de loin un homme qui se tenait parmi les rochers à l'entrée de la Houle de Chêlin ; et aussitôt, il songea au matelot Faïto avec lequel il avait navigué quatre années auparavant.

– C'est singulier, se dit-il, de voir un homme à un tel endroit à cette heure de la marée : si c'était le vieux marin ?



Quelques jours après, en allant chercher les vaches qui étaient entravées et passaient la journée dans les champs, il s'aperçut qu'il en manquait une. Il pensa qu'elle s'était trop avancée sur la falaise, et qu'elle avait glissé jusque sur les rochers. Il se mit à sa recherche, et descendit sur la grève par le sentier de la pointe du Heussé, regardant partout s'il ne retrouverait pas le corps de sa vache. Il ne la vit nulle part, mais s'étant approché de l'entrée de la Houle de Chêlin, il remarqua des bouses sur les rochers d'alentours, et il se dit :

– Bien sûr, c'est le matelot Faïto qui est revenu et qui l'a prise pour se venger de moi.

Il raconta la chose à ses parents ; mais ils ne voulaient pas le croire, n'ayant jamais été volés auparavant. Un mois après, deux moutons qui pâturaient dans le même champ disparurent à leur tour.

– Cette fois, dit le matelot, je suis certain que Faïto m'a reconnu, et qu'il m'en veut.

– Vous avez rêvé tout cela, répondaient les femmes.

– Rêve ou non, disait le matelot, je guetterai le coquin, et j'en aurai le cœur net.

Il prit sur son dos un sac de hardes qui venaient d'être lavées, et alla les porter sur un tertre exposé au soleil et au

vent, tout près du champ de la Houle ; il les étendit pour les faire sécher, puis il se cacha derrière un rocher et chargea son fusil, pensant que peut-être l'homme de la grotte viendrait voler quelques unes des pièces qui étaient au hâle. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était embusqué, quand il vit venir Faïto et une fée qui se mirent à ramasser le linge qu'on avait mis à sécher.

Il ajusta bien le vieux marin et lâcha son coup de fusil, mais quoiqu'il fut certain de l'avoir touché, Faïto ne lui parut pas plus blessé que s'il avait reçu un coup de balai, et il s'avança vers le jeune marin qui lui dit :

– Ah ! c'est toi, mauvais sorcier, qui m'as volé ma vache et mes moutons ! Tu te rappelles sans doute ce qui s'est passé à bord il y a quatre ans.

– Oui, répondit Faïto, je m'en souviens et, pour me venger, je te ferai tout le mal que je pourrai.

Les deux hommes se prirent à bras le corps ; en luttant le pied leur glissa, et ils dégringolèrent le long de la falaise jusque sur les rochers ; mais ils ne se firent aucun mal en tombant, et après avoir encore lutté, ils se quittèrent, fatigués tous les deux des efforts qu'ils avaient faits.

...

(Conté en 1879, par Rose Renaud, de Saint-Cast.)

Extrait de *Contes de terre et de mer*.